

LES MATIS : PEUPLE EN CONVALESCENCE

L'hécatombe et la démoralisation subséquente qu'ont subi les Matis au début de cette décennie sont relativement connues, à travers les publications du CEDI (1,2), les bulletins de l'équipe de la CAMPANHA JAVARI (3), et même certains ouvrages destinés au grand public (4,5). Il est donc encourageant de constater que ce peuple se remet rapidement, dans la mesure du possible, du traumatisme d'un contact absurde, banal, et inutilement violent.

Après une période de découragement légitime, les Matis semblent connaître un accroissement démographique caractéristique des groupes en voie de régénération.

Le renouvellement de la population matis est tout aussi spectaculaire que réjouissant, et témoigne nettement d'une volonté de refaire surface. S'élevant seulement à quatre vingt sept en 1983, le nombre des Matis avait déjà redépassé la centaine dès 1985, et se chiffrait à cent vingt trois en décembre 1987, date à laquelle nous avons pu obtenir les informations présentées ici. Avec plus de 60% de la population ayant moins de 15 ans et seulement 6% au dessus de 40 ans, la pyramide des âges actuelle présente un aplanissement remarquable. La survie physique des Matis, un temps menacée par le risque d'infertilité entraîné par une épidémie de gonorrhéa apparemment enrayée, semble donc assurée.

Pour ce qui concerne la survie culturelle, on notera que l'accroissement démographique va de pair avec une reprise de l'activité rituelle, nettement ralentie après le choc épidémiologique et la disparition, survenue entre 1975 et 1983, des principaux détenteurs du savoir ésotérique.

Dès 1984, les esprits mariwin, dont le rôle traditionnel est de battre les enfants pour stimuler leur croissance, ont ainsi fait leur réapparition après une longue période au cours de laquelle les hommes avaient cessé de porter les masques d'argile servant à les incarner: trop d'enfants étaient morts pour que les Matis veuillent frapper -c'est à dire tuer symboliquement- les survivants (6).

Ce n'est toutefois qu'en 1986 que ce renouveau rituel atteint son point culminant avec le retour de la fête de l'imposition des tatouages, fête qui, bien que de loin la plus la plus importante du cycle cérémoniel matis, avait été abandonnée depuis plusieurs années.

Cette résurgence d'une pratique interrompue pendant une dizaine d'années manifeste clairement un regain d'intérêt pour les normes traditionnelles, contrastant nettement avec les discours plus ou moins teintés de nostalgie que les Matis nous tenaient en 1985, affirmant que les tatouages avaient disparu à tout jamais, d'une part à cause du regard des Blancs, d'autre part, en raison de la mort des aînés qui seuls connaissaient suffisamment le rituel pour pouvoir l'effectuer sans danger surnaturel (rappelons que l'aîné des hommes matis n'a pas cinquante ans).

La réapparition du marquage facial témoigne donc [d'une confiance en soi retrouvée], tout en constituant une déclaration d'indépendance manifeste. "Nous sommes matis, pas nawa (Blancs)" invoquent les Matis pour expliquer leurs nouveaux tatouages, et sur ce point, le consensus semble total : même ceux qu'attirent le plus le monde occidental ou le mode de vie marubo ont été tatoués. 26 jeunes ont accepté l'épreuve, seulement deux d'entre eux refusant de s'y soumettre.

Si le contact avait entraîné la dépopulation, le découragement, l'apathie rituelle et le regroupement des survivants dans l'orbite aussi bien concrète que figurée du P.I.A., la tendance actuelle semble en revanche plutôt tournée vers la levée du deuil et une certaine renaissance. Ceci posé, la remontée du traditionalisme chez les Matis ne suffit pas à masquer les modifications que subit leur civilisation au contact de la nôtre.

Jusqu'en 1987, les Matis subvenaient essentiellement à leurs nouveaux besoins (outils, vêtements, cartouches, etc.) en échangeant leur artisanat par l'intermédiaire de la FUNAI. Mais depuis cette saison des pluies, à l'initiative de l'organe tutélaire, les Matis se sont lancés dans l'extraction du bois. Deux équipes, installées,

la première à proximité du Poste, la seconde à quelques heures de marche de l'autre côté de l'Itui, ont ainsi tiré, selon les estimations du fonctionnaire Lucio Narciso Almedo un minimum de deux cents tonnes de bois précieux (aguano et cedro principalement).

Même si ce bois, destiné à être vendu à la FUNAI, ne sort pas dans sa totalité, l'argent résultant de sa vente ne manquera pas d'avoir des retentissements sur la société matis. Dans la meilleure des hypothèses, le produit de ce bois servira à approvisionner le Poste en médicaments (qui faisaient cruellement défaut en janvier 1988) et à maintenir en état de fonctionnement la lancha dont dispose depuis peu le P.I.A. Itui. Mais on peut également envisager un scénario plus pessimiste dans la mesure où un certain nombre de patrons dont dépendent les Marubo du moyen Itui seraient ravis de profiter de cette nouvelle force de travail. Or, sachant que certains de ces regatão n'hésitent pas, au vu et au su de la FUNAI locale, à vendre de la cachassa aux Indiens, on peut légitimement s'inquiéter...

Notons toutefois que jusqu'ici, c'est essentiellement sur l'organisation spatiale et politique du groupe que l'introduction des Matis dans l'univers du travail rétribué a influé. En effet, alors que la majorité des Matis habitait auparavant une maloca établie à proximité du P.I.A., les nécessités liées à l'extraction du bois ont entraîné plus de la moitié de la population, sous la direction du lider Damã, de l'autre côté de l'Itui, dans une nouvelle maloca située à un peu moins d'une journée de marche du Poste.

Les principales conséquences de ce déplacement encouragé par la FUNAI sont d'une part le renforcement de l'autorité de Damã, et de l'autre, le maintien des Matis dans un plus grand isolement en raison de l'éloignement du fleuve. Les Indiens y trouvent largement leur compte, affirmant qu'ils souffrent ainsi nettement moins des maladies

et des spoliations entraînées par les contacts avec les Marubo et les Blancs de passage. Par ailleurs, à la différence des environs du P.I.A., leur nouvel habitat est exempt de pium, et nettement plus giboyeux que la zone surchassée à l'embouchure de l'igarapé Boeiro.

Ainsi, du moins dans un premier temps, les conséquences principales de l'activité bucheronne auront paradoxalement été un repli sur soi et un retour à un mode de vie sans doute plus proche de celui mené par la génération précédente que de celui des Matis installés à proximité du Poste. Le travail du bois étant d'une part collectif, et d'autre part subordonné aux activités de subsistance, il n'entraîne en tant que tel que peu de modifications dans l'organisation générale du village.

Si la FUNAI n'avait pas incité les Indiens à s'engager collectivement dans l'extraction du bois, certains des jeunes qui songeaient depuis longtemps à se lancer dans cette activité l'auraient sans doute fait à titre individuel en s'embauchant chez des Marubo ou d'autres madereiros locaux, menaçant ainsi gravement l'équilibre et l'harmonie du groupe. En ce sens, la politique délibérée d'insertion de la totalité des Matis sur le marché de la force de travail constitue peut-être un moindre mal, leur permettant de préserver une certaine autonomie en les isolant plus, en évitant le départ des jeunes, et en minimisant les risques d'exploitation économique. La FUNAI, en général, lèse nettement moins les Indiens que leurs autres partenaires commerciaux, et les Matis sont extrêmement avides de biens manufacturés.

Reste que l'extractivisme ne manquera pas de modifier profondément les données de la situation matis, et a d'ores et déjà créé un nouveau besoin : celui d'apprendre à lire et, surtout, à compter.

Cette demande dérive clairement du désir de compter les tonnes de bois, et surtout, de comprendre le système monétaire national que les fonctionnaires de la FUNAI locale ont décidé d'introduire au P.I.A. en substitution du système de troc pratiqué auparavant.

La volonté d'enseigner aux Matis la valeur de l'argent entraîne au moins une conséquence positive : en guise d'illustration de ce qu'est le commerce, le personnel du P.I.A. oblige ses collègues de passage à payer les régimes de bananes et la viande qu'ils emportaient précédemment pour rien! Mais les Matis ^{se} ~~ne s'en~~ plaignent ^{à présent} ~~pas moins~~ que personne ne semble avoir simultanément la volonté et les compétences nécessaires pour leur enseigner le calcul, et cette situation risque malheureusement de se prolonger dans la mesure où les intellectuels au sens large du terme sont actuellement tenus à l'écart des aires indigènes d'Amazonas.

Dans les environs immédiats des jardins établis dans le nouveau site occupé par les Matis, des traces d'occupation assez récentes ont été décelées. A en juger par la forme et les incisions des poteries retrouvées dans les capoeiras de ces Indiens isolés, il s'agirait d'un groupe pano culturellement très proche des Matis et des Matses, et qui n'a, à notre connaissance, aucun contact ni avec les Matis, ni avec les Marubo, ni, a fortiori, avec la population néo-brésilienne. Espérons que si ces inconnus sortent un jour de leur isolement, ce soit par l'intermédiaire des Matis plutôt que par celle des Blancs. Faute de quoi, comme le disait justement Damá en pensant à l'histoire récente de son propre peuple, ils risquent de mourir tous.

- (1) Povos Indigenas no Brasil. 5. Javari. CEDI, 1981.
- (2) Aconteceu Especial, 14. CEDI, 1983.
- (3) Silvio Cavuscens & Lino Joao O. Neves, Povos Indigenas do Vale do Javari. Campanha Javari. Manaus, 1986.
- (5) Omar Landi & Edmilson Siquiera, Coisas de Indio, Sao Paulo: Icone Ed., 1985.
- (6) Philippe Erikson, pp.99-115 in L'Univers du Vivant, N°20, mai 1987.
- (4) J-Y Cousteau & M. Richards, Jacques Cousteau's Amazon Journey, N.Y.:H.N. Abrams, 1984.

Philippe Erikson

15/3/88